

IN LIBRO VERITAS

Molière

*Monsieur de
Pourceaugnac*



– Collection Théâtre –

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur
<http://www.inlibroveritas.net>

Table des matières

<u>Monsieur de Pourceaugnac</u>	1
<u>Introduction</u>	2
<u>L'ouverture se fait</u>	4
<u>Acte I</u>	6
<u>Acte II</u>	39
<u>Acte III</u>	64

Monsieur de Pourceaugnac

Auteur : Molière

Catégorie : Théâtre

Licence : Domaine public

Introduction

Comédie Ballet

Faite à Chambord, pour le divertissement du roi, au mois de septembre 1669, et représentée en public à Paris, pour la première fois, sur le Théâtre du Palais Royal, le 15e novembre de la même année 1669, par la Troupe du Roi

Personnages

M. de Pourceaugnac.

Oronte.

Julie, fille d'Oronte.

Nérine, femme d'intrigue.

Lucette, feinte Gasconne.

Eraste, amant de Julie.

Sbrigani, Napolitain, homme d'intrigue.

Premier Médecin.

Second Médecin.

L'Apothicaire.

Un Paysan.

Une Paysanne.

Premier Musicien.

Second Musicien.

Premier Avocat.

Second Avocat.

Premier Suisse.

Second Suisse.

Un Exempt.

Deux Archers.

Plusieurs Musiciens.

Joueurs d'instruments et danseurs.

Monsieur de Pourceaugnac

La scène est à Paris.

L'ouverture se fait...

L'ouverture se fait par Eraste, qui conduit un grand concert, de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

Première voix

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les coeurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

Deuxième voix

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
A d'aimables penchants notre coeur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

Troisième voix

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien, Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

Les trois voix ensemble.

Aimons nous donc d'une ardeur éternelle :

Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,

L'absence, les travaux, la fortune rebelle,

Ne font que redoubler une amitié fidèle.

Aimons nous donc d'une ardeur éternelle :

Quand deux coeurs s'aiment bien,

Tout le reste n'est rien.

La sérénade est suivie d'une danse de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux, au son de tous les instruments.

Acte I

Scène I

Julie, Eraste, Nérine

Julie

Mon Dieu ! Eraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voye ensemble, et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

Eraste

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

Julie

Aye aussi l'oeil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

Nérine

Reposez vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

Julie

Avez vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

Eraste

Au moins y travaillons nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

Nérine

Par ma foi ! voilà votre père.

Julie

Ah ! séparons nous vite.

Nérine

Non, non, non, ne bougez : je m'étois trompée.

Julie

Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotté de nous donner de ces frayeurs !

Eraste

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantités de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire. Nérine Assurément. Votre père se moque t il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée ? et une personne comme vous est elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend il une Limosine et ne laisse t il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches ; que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

Eraste

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles. Scène II

Sbrigani, Julie, Eraste, Nérine

Sbrigani

Monsieur, votre homme arrive, je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demie heure, et je le sais déjà par coeur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

Eraste

Nous dis tu vrai ?

Sbrigani

Oui, si je me connois en gens.

Nérine

Madame, voilà un illustre ; votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, qui, au péril de ses bras, et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

Sbrigani

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrois vous en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie ; et principalement sur la gloire que vous acquêtes, lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux

contrat qui ruina toute une famille ; lorsque, avec tant de grandeur d'âme, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié ; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnages qui ne l'avoient pas mérité.

Nérine

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

Sbrigani

Je veux bien épargner votre modestie : laissons cela ; et pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie. Eraste
Au moins, Madame, souvenez vous de votre rôle ; et pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

Julie

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

Eraste

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

Julie

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

Eraste

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinoit à son dessein ?

Julie

Je le menacerois de me jeter dans un convent.

Eraste

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

Julie

Que voulez vous que je vous dise ?

Eraste

Ce que je veux que vous me disiez ? Julie

Oui.

Eraste

Ce qu'on dit quand on aime bien.

Julie

Mais quoi ?

Eraste

Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

Julie

Mon Dieu ! Eraste, contentez vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon coeur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut être n'aurons nous pas besoin ; et s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

Eraste

Eh bien...

Sbrigani

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

Nérine

Ah ! comme il est bâti ! Scène III

Monsieur de Pourceaugnac se tourne du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent, Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac

Hé bien, quoi ? qu'est ce ? qu'y a t il ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

Sbrigani

Qu'est ce que c'est, Messieurs ? que veut dire cela ? à qui en avez vous ? Faut il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà un homme raisonnable, celui là.

Sbrigani

Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez vous à rire ?

Monsieur de Pourceaugnac

Fort bien. Sbrigani

Monsieur a t il quelque chose de ridicule en soi ?

Monsieur de Pourceaugnac

Oui.

Sbrigani

Est il autrement que les autres ?

Monsieur de Pourceaugnac

Suis je tordu, ou bossu ?

Sbrigani

Apprenez à connoître les gens.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est bien dit.

Sbrigani
Monsieur est d'une mine à respecter.

Monsieur de Pourceaugnac
Cela est vrai.

Sbrigani
Personne de condition.

Monsieur de Pourceaugnac
Oui, gentilhomme limosin. Sbrigani
Homme d'esprit.

Monsieur de Pourceaugnac
Qui a étudié en droit.

Sbrigani
Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

Monsieur de Pourceaugnac
Sans doute.

Sbrigani
Monsieur n'est point une personne à faire rire.

Monsieur de Pourceaugnac
Assurément.

Sbrigani
Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

Monsieur de Pourceaugnac

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

Sbrigani

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville. Monsieur de Pourceaugnac
Je suis votre serviteur.

Sbrigani

Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

Monsieur de Pourceaugnac

C'est trop de grâce que vous me faites.

Sbrigani

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

Monsieur de Pourceaugnac

Je vous suis obligé.

Sbrigani

Votre physionomie m'a plu.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce m'est beaucoup d'honneur. Sbrigani

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

Monsieur de Pourceaugnac

Je suis votre serviteur.

Sbrigani
Quelque chose d'aimable.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De gracieux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De doux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De majestueux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah ! Sbrigani
De franc

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
Et de cordial

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani

Je vous assure que je suis tout à vous.

Monsieur de Pourceaugnac

Je vous ai beaucoup d'obligation.

Sbrigani

C'est du fond du coeur que je parle.

Monsieur de Pourceaugnac

Je le crois.

Sbrigani

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère. Monsieur de Pourceaugnac

Je n'en doute point.

Sbrigani

Ennemi de la fourberie.

Monsieur de Pourceaugnac

J'en suis persuadé.

Sbrigani

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

Monsieur de Pourceaugnac

C'est ma pensée.

Sbrigani

Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

Monsieur de Pourceaugnac

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

Sbrigani

Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans. Monsieur de Pourceaugnac

C'est ce que m'a dit mon tailleur : l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

Sbrigani

Sans doute. N'irez vous pas au Louvre ?

Monsieur de Pourceaugnac

Il faudra bien aller faire ma cour.

Sbrigani

Le Roi sera ravi de vous voir.

Monsieur de Pourceaugnac

Je le crois.

Sbrigani

Avez vous arrêté un logis ?

Monsieur de Pourceaugnac

Non ; j'allois en chercher un.

Sbrigani

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connois tout ce pays ci.

Scène IV

Eraste, Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac

Eraste

Ah ! qu'est ce ci ? que vois je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de

Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? il semble que vous ayez peine à me reconnoître !

Monsieur de Pourceaugnac
Monsieur, je suis votre serviteur.

Eraste
Est il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire ? et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

Monsieur de Pourceaugnac
Pardonnez moi. (A Sbrigani.) Ma foi ! je ne sais qui il est.

Eraste
Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur. Eraste
Vous ne vous remettez point mon visage ?

Monsieur de Pourceaugnac
Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connois point.

Eraste
Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

Monsieur de Pourceaugnac
Excusez moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.

Eraste
Comment appelez vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

Monsieur de Pourceaugnac
Petit Jean ?

Eraste

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir.
Comment est ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

Monsieur de Pourceaugnac

Le cimetière des Arènes ? Eraste

Justement : c'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

Monsieur de Pourceaugnac

Excusez moi, je me le remets. (A Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens !

Sbrigani

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Eraste

Embrassez moi donc, je vous prie, et resserrons les noeuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani

Voilà un homme qui vous aime fort.

Eraste

Dites moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

Monsieur de Pourceaugnac

Mon frère le consul ?

Eraste

Oui. Monsieur de Pourceaugnac
Il se porte le mieux du monde.

Eraste
Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là... Monsieur
votre... ?

Monsieur de Pourceaugnac
Mon cousin l'assesseur ?

Eraste
Justement.

Monsieur de Pourceaugnac
Toujours gai et gaillard.

Eraste
Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le... ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je n'ai point d'oncle.

Eraste
Vous aviez pourtant en ce temps là...

Monsieur de Pourceaugnac
Non, rien qu'une tante. Eraste
C'est ce que je voulois dire, Madame votre tante : comment se
porte t elle ?

Monsieur de Pourceaugnac
Elle est morte depuis six mois.

Eraste
Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne.

Monsieur de Pourceaugnac

Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

Eraste

Quel dommage ç'auroit été !

Monsieur de Pourceaugnac

Le connoissez vous aussi ?

Eraste

Vraiment si je le connois ! Un grand garçon bien fait.

Monsieur de Pourceaugnac

Pas des plus grands.

Eraste

Non, mais de taille bien prise. Monsieur de Pourceaugnac

Eh ! oui.

Eraste

Qui est votre neveu...

Monsieur de Pourceaugnac

Oui.

Eraste

Fils de votre frère et de votre soeur...

Monsieur de Pourceaugnac

Justement.

Eraste

Chanoine de l'église de... Comment l'appellez vous ?

Monsieur de Pourceaugnac
De Saint Etienne.

Eraste
Le voilà, je ne connois autre.

Monsieur de Pourceaugnac
Il dit toute la parenté.

Sbrigani
Il vous connoît plus que vous ne croyez. Monsieur de Pourceaugnac
A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

Eraste
Deux ans entiers.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous étiez donc là quand mon cousin l'élú fit tenir son enfant à Monsieur
notre gouverneur ?

Eraste
Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

Monsieur de Pourceaugnac
Cela fut galant.

Eraste
Très galant.

Monsieur de Pourceaugnac
C'étoit un repas bien troussé.

Eraste
Sans doute.

Monsieur de Pourceaugnac

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ? Eraste

Oui.

Monsieur de Pourceaugnac

Parbleu ! il trouva à qui parler.

Eraste

Ah ! ah !

Monsieur de Pourceaugnac

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

Eraste

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

Monsieur de Pourceaugnac

Je n'ai garde de...

Eraste

Vous moquez vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce seroit vous...

Eraste

Non : le diable m'emporte ! vous logerez chez moi. Sbrigani
Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Eraste

Où sont vos hardes ?

Monsieur de Pourceaugnac

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

Eraste

Envoyons les querir par quelqu'un.

Monsieur de Pourceaugnac

Non : je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi même, de peur de quelque fourberie.

Sbrigani

C'est prudemment avisé.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce pays ci est un peu sujet à caution.

Eraste

On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrigani

Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez. Eraste

Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison là.

Sbrigani

Nous sommes à vous tout à l'heure.

Eraste

Je vous attends avec impatience.

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

Sbrigani

Il a la mine d'être honnête homme.

Eraste, seul.

Ma foi ! Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Scène V

L'Apothicaire, Eraste

Eraste

Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'Apothicaire

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

Eraste

Et Monsieur le médecin est il à la maison ?

L'Apothicaire

Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Eraste

Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'Apothicaire

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile : c'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu, et qui, quand on devoit crever, ne

démordroit pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde, il ne voudroit point avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

Eraste

Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'Apothicaire

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

Eraste

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'Apothicaire

Assurément : on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Eraste

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'Apothicaire

Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vite le court ou le long d'une maladie

Eraste

Vous avez raison.

L'Apothicaire

Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours et qui, entre les mains d'un autre, auroient languì plus de trois mois.

Eraste

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'Apothicaire

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre. Eraste
Voilà des soins fort obligeants.

L'Apothicaire

Le voici, le voici, le voici qui vient. Scène VI

*Premier Médecin, Un Paysan, Une Paysanne, Eraste,
L'Apothicaire*

Le Paysan

Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

Premier Médecin

Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

Le Paysan

Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

Premier Médecin

Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois

jours ; mais s'il mouroit avant ce temps là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

La Paysanne

Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus. Premier Médecin
Ce n'est pas ma faute : je lui donne des remèdes ; que ne guérit il ?
Combien a t il été saigné de fois ?

La Paysanne

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

Premier Médecin

Quinze fois saigné ?

La Paysanne

Oui.

Premier Médecin

Et il ne guérit point ?

La Paysanne

Non, Monsieur.

Premier Médecin

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger
autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs, et si rien ne
nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'Apothicaire

Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine. Eraste

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un
parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de
le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

Premier Médecin

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

Eraste
Le voici

Premier Médecin

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie. Scène VII

Monsieur de Pourceaugnac, Eraste, Premier Médecin, L'Apothicaire

Eraste

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter : mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

Premier Médecin

Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

Monsieur de Pourceaugnac

C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

Premier Médecin

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

Monsieur de Pourceaugnac

Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

Premier Médecin

Un tel emploi ne me donne que de la joie. Eraste

Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

Monsieur de Pourceaugnac

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

Eraste

Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

Monsieur de Pourceaugnac

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

Eraste

C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

Premier Médecin

Ne vous mettez pas en peine.

Eraste, à Monsieur de Pourceaugnac.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

Monsieur de Pourceaugnac

Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites. Scène VIII

Premier Médecin, Second Médecin, Monsieur de Pourceaugnac, L'Apothicaire

Premier Médecin

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

Monsieur de Pourceaugnac

Je suis votre serviteur

Premier Médecin

Monsieur de Pourceaugnac

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

Monsieur de Pourceaugnac

Il ne faut point tant de façons, vous dis je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

Premier Médecin

Allons, des sièges.

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

Premier Médecin

Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur. (Lorsqu'ils sont assis, les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.)

Monsieur de Pourceaugnac, présentant ses mains.

Votre très humble valet. (Voyant qu'ils lui tâtent le pouls.) Que veut dire cela ?

Premier Médecin

Mangez vous bien, Monsieur ?

Monsieur de Pourceaugnac

Oui, et bois encore mieux.

Premier Médecin

Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez vous fort ?

Monsieur de Pourceaugnac

Oui, quand j'ai bien soupé.

Premier Médecin

Faites vous des songes ?

Monsieur de Pourceaugnac
Quelquefois.

Premier Médecin

De quelle nature sont ils ? Monsieur de Pourceaugnac
De la nature des songes. Quelle diable de conversation est ce là ?

Premier Médecin

Vos déjections, comment sont elles ?

Monsieur de Pourceaugnac

Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

Premier Médecin

Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre affaire devant vous et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

Monsieur de Pourceaugnac

Quel grand raisonnement faut il pour manger un morceau ?

Premier Médecin

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre

art, vous, dis je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres : laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est à dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est à dire par cholagogues, mélanogues, et caetera ; et comme la véritable source de tout le mal est

ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. Dixi.

Second Médecin

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous depinxisti, tout ce qui appartient à cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, manibus et pedibus descendo in tuam sententiam. Tout ce que j'y voudrois, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : numero deus impari gaudet ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : album est disgregativum visus ; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux

remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

Monsieur de Pourceaugnac

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est ce que nous jouons une comédie ?

Premier Médecin

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'est ce que tout ceci ? et que voulez vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

Premier Médecin

Bon, dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal, et ceci pourroit bien tourner en manie. Monsieur de Pourceaugnac

Avec qui m'a t on mis ici ?

(Il crache deux ou trois fois.)

Premier Médecin

Autre diagnostique : la sputation fréquente.

Monsieur de Pourceaugnac

Laissons cela, et sortons d'ici.

Premier Médecin

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'est ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez vous ?

Premier Médecin

Vous guérir selon l'ordre qui nous a été donné.

Monsieur de Pourceaugnac
Me guérir ?

Premier Médecin
Oui.

Monsieur de Pourceaugnac
Parbleu ! je ne suis pas malade. Premier Médecin
Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous dis que je me porte bien.

Premier Médecin
Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes
médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

Monsieur de Pourceaugnac
Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la
médecine.

Premier Médecin
Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

Monsieur de Pourceaugnac
Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous
deux sans l'assistance des médecins.

Premier Médecin
Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. Allons,
procédons à la curation, et par la douceur exhilarante de l'harmonie,
adoucissons, lénifions, et accoisons l'aigreur de ses esprits, que je vois
prêts à s'enflammer. Scène IX

Monsieur de Pourceaugnac

Que diable est ce là ? Les gens de ce pays ci sont ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout. Scène X

Deux Musiciens italiens en médecins grotesques suivis de Huit Matassins, chantent ces paroles soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments.

Les deux Musiciens

Bon dî, bon dî, bon dî :

Non vi lasciate uccidere

Dal dolor malinconico.

Noi vi faremo ridere

Col nostro canto armonico,

Sol' per guarirvi

Siamo venuti qui.

Bon dî, bon dî, bon dî.

Premier Musicien

Altro non è la pazzia

Che malinconia.

Il malato

Non è disperato,

Se vol pigliar un poco d'allegria :

Altro non è la pazzia

Che malinconia.

Second Musicien

Sù, cantate, ballate, ridete ;

E se far meglio volete,

Quando sentite il deliro vicino,

Pigliate del vino,

E qualche volta un po' po' di tabac.

Alegramente, Monsu Pourceaugnac ! Scène XI

L'Apothicaire, Monsieur de Pourceaugnac

L'Apothicaire

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Monsieur de Pourceaugnac

Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'Apothicaire

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

Monsieur de Pourceaugnac

Ah ! que de bruit !

L'Apothicaire

Prenez le, Monsieur, prenez le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

Monsieur de Pourceaugnac

Ah !

L'Apothicaire

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin, là, prenez, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger, pour déterger, déterger...

(Les deux Musiciens, accompagnés des Matassins et des instruments, dansent à l'entour de M. de

Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui, chantent :)

Piglia lo sù,

Signor Monsu,

Piglia lo, piglia lo, piglia lo sù,

Che non ti farà male,

Piglia lo sù questo servitiale ;

Piglia lo sù,

Signor Monsu,

Monsieur de Pourceaugnac

Piglia lo, piglia lo, piglia lo sù.

Monsieur de Pourceaugnac

Allez vous en au diable.

(L'Apothicaire, les deux Musiciens et les Matassins le suivent, tous une seringue à la main.)

Acte II

Scène I

Sbrigani, Premier Médecin

Premier Médecin

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

Sbrigani

C'est être bien ennemi de soi même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

Premier Médecin

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

Sbrigani

Vous l'auriez guéri haut la main.

Premier Médecin

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

Sbrigani

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

Premier Médecin

Moi ? je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances.

Sbrigani

Vous avez raison : vos remèdes étoient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

Premier Médecin

Où puis je en avoir des nouvelles ?

Sbrigani

Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut être se hâter de conclure le mariage.

Premier Médecin

Je vais lui parler tout à l'heure.

Sbrigani

Vous ne ferez point mal.

Premier Médecin

Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin. Sbrigani

C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

Premier Médecin

Laissez moi faire.

Sbrigani

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau père est aussi dupe que le gendre. Scène II

Oronte, Premier Médecin

Premier Médecin

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit

épouser votre fille.

Oronte

Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

Premier Médecin

Aussi l'est il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

Oronte

Comment donc ?

Premier Médecin

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie qu'on m'a donné à guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés. Oronte

Il a quelque mal ?

Premier Médecin

Oui.

Oronte

Et quel mal, s'il vous plaît ?

Premier Médecin

Ne vous en mettez pas en peine.

Oronte

Est ce quelque mal... ?

Premier Médecin

Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Oronte

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

Premier Médecin

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade. Oronte
A la bonne heure.

Premier Médecin

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

Oronte

J'y consens.

Premier Médecin

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

Oronte

Je le veux bien.

Premier Médecin

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

Oronte

Je me porte bien.

Premier Médecin

Il n'importe, il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

Oronte

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison. Scène III

Sbrigani, en marchand flamand, Oronte

Sbrigani

Montsir, avec le vostre permissione, je suisse un trancher marchand Flamane, qui voudroit bienne vous temantair un petit nouvel.

Oronte

Quoi, Monsieur ?

Sbrigani

Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaist.

Oronte

Dites moi, Monsieur, ce que vous voulez.

Sbrigani

Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

Oronte

Soit. Qu'y a t il, Monsieur ?

Sbrigani

Fous connoistre point en sti file un certe Montsir Oronte ? Oronte

Oui, je le connois.

Sbrigani

Et quel homme est ile, Montsir, si ve plaist ?

Oronte

C'est un homme comme les autres.

Sbrigani

Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?

Oronte

Oui.

Sbrigani

Mais riche beaucoup grandement, Montsir ?

Oronte

Oui.

Sbrigani

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

Oronte

Mais pourquoi cela ? Sbrigani

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

Oronte

Mais encore, pourquoi ?

Sbrigani

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

Oronte

Hé bien ?

Sbrigani

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne Flamane qui estre venu ici.

Oronte

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

Sbrigani

Oui, Montsir ; et depuis huit mois, nous avons obtenu une petite sentence contre lui, et lui à remettre à payer tous ces créanciers de son mariage que son Montsir Oronte donne pour sa fille. Oronte
Hon, hon, il a remis là à payer ses créanciers ?

Sbrigani

Oui, Montsir, et avec une grande dévotion nous nous attendons à son mariage.

Oronte

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

Sbrigani.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

Oronte

Votre très humble valet.

Sbrigani

Je le suis, Montsir, obligé plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'a donné. Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines ; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui là. Scène IV

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac

Piglia lo sù, piglia lo sù, Signor Monsu : que diable est ce là ? Ah !

Sbrigani

Qu'est ce, Monsieur, qu'avez vous ?

Monsieur de Pourceaugnac
Tout ce que je vois me semble lavement.

Sbrigani
Comment ?

Monsieur de Pourceaugnac
Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?

Sbrigani
Non vraiment : qu'est ce que c'est ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je pensois y être régalé comme il faut.

Sbrigani
Hé bien ? Monsieur de Pourceaugnac
Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. Bon dî, bon dî. Six pantalons. Ta, ra, ta, ta ; Ta, ra, ta, ta. Alegramente, Monsu Pourceaugnac. Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. Piglia lo sù, Signor Monsu, piglia lo, piglia lo, piglia lo sù. Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

Sbrigani
Qu'est ce que tout cela veut dire ?

Monsieur de Pourceaugnac
Cela veut dire que cet homme là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

Sbrigani

Cela est il possible ?

Monsieur de Pourceaugnac

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes. Sbrigani
Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses ! je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

Monsieur de Pourceaugnac

Ne sens je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

Sbrigani

Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

Monsieur de Pourceaugnac

J'ai l'odorat et l'imagination tout rempli de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

Sbrigani

Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

Monsieur de Pourceaugnac

Enseignez moi, de grâce, le logis de Monsieur Oronte : je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

Sbrigani

Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille... ? Monsieur de Pourceaugnac
Oui, je viens l'épouser.

Sbrigani

L'é... l'épouser ?

Monsieur de Pourceaugnac

Oui.

Sbrigani

En mariage ?

Monsieur de Pourceaugnac

De quelle façon donc ?

Sbrigani

Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'est ce que cela veut dire ?

Sbrigani

Rien.

Monsieur de Pourceaugnac

Mais encore ?

Sbrigani

Rien, vous dis je : j'ai un peu parlé trop vite. Monsieur de Pourceaugnac

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là dessous.

Sbrigani

Non, cela n'est pas nécessaire.

Monsieur de Pourceaugnac

De grâce.

Sbrigani

Point : je vous prie de m'en dispenser.

Monsieur de Pourceaugnac
Est ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

Sbrigani
Si fait ; on ne peut pas l'être davantage.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous devez donc ne me rien cacher.

Sbrigani
C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

Monsieur de Pourceaugnac
Afin de vous obliger à m'ouvrir votre coeur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi. Sbrigani
Laissez moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille là mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort ; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

Monsieur de Pourceaugnac

Monsieur de Pourceaugnac

L'on me veut donc prendre pour dupe ? Sbrigani
Peut être dans le fond n'y a t il pas tant de mal que tout le monde croit.
Et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

Monsieur de Pourceaugnac

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

Sbrigani

Voilà le père.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce vieillard là ?

Sbrigani

Oui : je me retire. Scène V

Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Monsieur de Pourceaugnac

Bonjour, Monsieur, bonjour.

Oronte

Serviteur, Monsieur, serviteur.

Monsieur de Pourceaugnac

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est ce pas ?

Oronte

Oui.

Monsieur de Pourceaugnac

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

Oronte

A la bonne heure.

Monsieur de Pourceaugnac

Croyez vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

Oronte

Croyez vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ? Monsieur de Pourceaugnac

Vous imaginez vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

Oronte

Vous imaginez vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ? Scène VI

Julie, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Julie

On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon coeur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

Oronte

Doucement, ma fille, doucement.

Monsieur de Pourceaugnac

Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

Oronte

Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

Julie

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience...

Oronte

Ah ! ma fille ! Otez vous de là, vous dis je Monsieur de Pourceaugnac
(Julie s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.)

Ho, ho, quelle égrillarde !

Oronte

Je voudrais bien, dis je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

Monsieur de Pourceaugnac

Vertu de ma vie !

Oronte

Encore ? Qu'est ce à dire cela ?

Julie

Ne voulez vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

Oronte

Non : rentrez là dedans.

Julie

Laissez moi le regarder.

Oronte

Rentrez, vous dis je.

Julie

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

Oronte

Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je...

Julie

Hé bien ! je rentre.

Oronte

Ma fille est une sottise qui ne sait pas les choses.

Monsieur de Pourceaugnac

Comme nous lui plaisons !

Oronte

Tu ne veux pas te retirer ?

Julie

Quand est ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

Oronte

Jamais ; et tu n'es pas pour lui.

Julie

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis. Oronte

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

Monsieur de Pourceaugnac

Elle voudrait bien me tenir.

Julie

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

Oronte

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel vertigo lui prend.

Monsieur de Pourceaugnac

Mon Dieu, notre beau père prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

Oronte

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

Monsieur de Pourceaugnac

Vous êtes vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

Oronte

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

Monsieur de Pourceaugnac

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

Oronte

Le médecin me l'a dit lui même.

Monsieur de Pourceaugnac

Le médecin en a menti : je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

Oronte

Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

Monsieur de Pourceaugnac

Quelles dettes ?

Oronte

La feinte ici est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous. Monsieur de Pourceaugnac

Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

Oronte

Vous savez bien ce que je veux dire. Scène VII

Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Lucette

Ah ! tu es assy, et à la fy yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes tu, scélétrat, podes tu sousteni ma bisto ?

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'est ce que veut cette femme là ?

Lucette

Que te boli, infame ! Tu fas semblan de nou me pas counouysse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ? Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous declari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passan à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen à ly douna la ma per l'espousa.

Oronte

Oh ! oh !

Monsieur de Pourceaugnac

Que diable est ce ci ? Lucette

Lou trayté me quitel très ans après, sul preteste de quelques affayrés que l'apelabon dins soun païs, et despey noun ly resçauput quaso de noubelo ; may dins lou tens qui soungabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio

dins aquesto bilo, per se remarida danbé un outro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. Yeu ay tout quitat en diligensso, et me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes.

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà une étrange effrontée !

Lucette
Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ?

Monsieur de Pourceaugnac
Moi, je suis votre mari ?

Lucette
Infame, gausos tu dire lou contrari ? He tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougessou pas, et que m'auquessos layssado dins l'estat d'innoussenço et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ! yeu nou serio pas reduito à fayré lou tristé perssounatgé qu'yeu fave presentomen, à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeu resseny de sas perfidos acciûs.

Oronte
Je ne saurois m'empêcher de pleurer. Allez, vous êtes un méchant homme.

Monsieur de Pourceaugnac
Je ne connois rien à tout ceci. Scène VIII

Nérine, en Picarde, Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac

Nérine

Ah ! je n'en pis plus, je sis toute essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justice, justice ! je boute empeschement au mariage. Chés mon mery, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar là.

Monsieur de Pourceaugnac

Encore !

Oronte

Quel diable d'homme est ce ci ?

Lucette

Et que boulés bous dire, ambe bostre empachomen, et bostro pendarié ?
Quaquel homo es bostre marit ?

Nérine

Oui, Medeme, et je sis sa femme.

Lucette

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno ; et se deû estre pendut, aquo sera yeu que lou faray penda. Nérine
Je n'entains mie che baragoin là.

Lucette

Yeu bous disy que yeu soun sa fenno.

Nérine

Sa femme ?

Lucette

Oy.

Nérine

Je vous dis que chest my, encore in coup, qui le sis.

Lucette

Et yeus bous sousteni yeu, qu'aquos yeu.

Nérine

Il y a quetre ans qu'il m'a époséé.

Lucette

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

Nérine

J'ay des gairents de tout ce que je dy.

Lucette

Tout mon païs lo sap. Nérine

No ville en est témoin.

Lucette

Tout Pezenas a bist notre mariatge.

Nérine

Tout Chin Quentin a assisté à no noce.

Lucette

Nou y a res de tan beritable.

Nérine

Il gn'y a rien de plus chertain.

Lucette

Gausos tu dire lou contrari, valisquos ?

Nérine

Est che que tu me démaintiras, méchaint homme ?

Monsieur de Pourceaugnac
Il est aussi vrai l'un que l'autre.

Lucette

Quaign'impudensso ! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de notre mariatge ?

Nérine

Bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy ?

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà deux impudentes carognes !

Lucette

Beny, Françon, beny, Jeanet, beny, toustou, beny, toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretât qu'el a per nautres.

Nérine

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez ves en ichy faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a.

Jeanet, Fanchon, Madelaine.

Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac

Diantre soit des petits fils de putains !

Lucette

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendressso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infame ; yeu te boli seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penia : couqui, te boli fayré penia. Nérine

Ne rougis tu mie de dire ches mots là, et d'estre insainsible aux caïresses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et en dépit

Monsieur de Pourceaugnac

de tes dains, je feray bien voir que je sis ta femme, et je te feray pindre.

Les enfants, tous ensemble.

Mon papa, mon papa, mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac

Au secours ! au secours ! Où fuirai je ? Je n'en puis plus.

Oronte

Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu. Scène IX

Sbrigani

Je conduis de l'oeil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi ! qu'il déguerpisse.
Scène X

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac

Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! Quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés !

Sbrigani

Qu'est ce, Monsieur ? Est il encore arrivé quelque chose ?

Monsieur de Pourceaugnac

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

Sbrigani

Comment donc ?

Monsieur de Pourceaugnac

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousé toutes deux, et me menacent de la justice.

Sbrigani

Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

Monsieur de Pourceaugnac

Oui ; mais quand il y auroit information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de jurisdiction, pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

Sbrigani

Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

Monsieur de Pourceaugnac

Moi, point du tout : je suis gentilhomme.

Sbrigani

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

Monsieur de Pourceaugnac

Point : ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

Sbrigani

En voilà du plus fin encore.

Monsieur de Pourceaugnac

Ces mots là me viennent sans que je les sache.

Sbrigani

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane. Monsieur de Pourceaugnac

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

Sbrigani

Ah ! fort bien.

Monsieur de Pourceaugnac

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

Sbrigani

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent ; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir ? Scène XI

Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac

Deux Avocats musiciens, dont l'un parle fort lentement, et l'autre fort vite accompagnés de deux Procureurs et de deux Sergents.

L'Avocat traînant ces paroles.

La polygamie est un cas,

Est un cas pendable.

L'Avocat bredouilleur.

Votre fait

Est clair et net ;

Et tout le droit

Sur cet endroit

Conclut tout droit.

Si vous consultez nos auteurs,

Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernad, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alcial, et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.
Tous les peuples policés Et bien sensés :
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suedois, Polonois,
Portugois, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.
(Monsieur de Pourceaugnac les bat.
Deux Procureurs et deux Sergents dansent une entrée, qui finit l'acte.)

Acte III

Scène I

Eraste, Sbrigani

Sbrigani

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

Eraste

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

Sbrigani

Songez de votre part à achever la comédie ; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez vous en... Vous entendez bien ?

Eraste

Oui.

Sbrigani

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... Eraste

Fort bien.

Sbrigani

Et quand le père aura été averti par moi...

Eraste

Cela va le mieux du monde.

Sbrigani

Voici notre Demoiselle : allez vite, qu'il ne nous voye ensemble. Scène II

Monsieur de Pourceaugnac, en femme, Sbrigani

Sbrigani

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître, et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays ci les formes de la justice ne soient point observées.

Sbrigani

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

Monsieur de Pourceaugnac

Voilà une justice bien injuste.

Sbrigani

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

Monsieur de Pourceaugnac

Mais quand on est innocent ?

Sbrigani

N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

Monsieur de Pourceaugnac

Qu'est ce que les Limosins leur ont fait ?

Sbrigani

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerois de ma vie si vous veniez à être pendu.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle là feroit tort à nos titres de noblesse.

Sbrigani

Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

Monsieur de Pourceaugnac

Laissez moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe. Sbrigani

Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont autant que vous. Cà, voyons un peu comme vous ferez. Bon.

Monsieur de Pourceaugnac

Allons donc, mon carrosse : où est ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

Sbrigani

Fort bien.

Monsieur de Pourceaugnac

Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera t il point ? Ne me fera t on point venir ce petit laquais ? Est ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

Sbrigani

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

Monsieur de Pourceaugnac

Que deviendrai je cependant ? Sbrigani

Attendez moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener. Scène III

Deux Suisses, Monsieur de Pourceaugnac

Premier Suisse

Allons, dépeschons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac, qui l'a esté contané par ortonance à l'estre pendu par son cou.

Second Suisse

Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

Premier Suisse

Ly disent que l'on fait tesjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

Second Suisse

Ly sira, ma foy ! un grand plaisir, d'y regarter pendri sti Limosin.

Premier Suisse

Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

Second Suisse

Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye. Premier Suisse

Sti diable ly vouloir troy femmes à ly tout seul : ly est bien assez t'une.

Second Suisse

Ah ! pon chour, Mameselle.

Premier Suisse

Que faire fous là tout seul ?

Monsieur de Pourceaugnac

J'attends mes gens, Messieurs.

Second Suisse

Ly est belle, par mon foy !

Monsieur de Pourceaugnac

Doucement, Messieurs.

Premier Suisse

Fous, Mameselle, fouloir finir réchouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

Monsieur de Pourceaugnac

Je vous rends grâce.

Second Suisse

L'est un gentilhomme Limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence. Monsieur de Pourceaugnac

Je n'ai pas de curiosité.

Premier Suisse

Ly est là un petit teton qui l'est drole.

Monsieur de Pourceaugnac

Tout beau.

Premier Suisse

Mon foy ! moy couchair pien avec fous.

Monsieur de Pourceaugnac

Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures là ne se disent point à une femme de ma condition.

Second Suisse

Laisse, toy ; l'est moy qui le veut couchair avec elle.

Premier Suisse

Moy ne vouloir pas laisser.

Second Suisse

Moy ly vouloir, moy.

(Ils le tirent avec violence)

Premier Suisse

Moy ne faire rien. Second Suisse

Toy l'avoir menty.

Premier Suisse

Toy l'avoir menty toy mesme.

Monsieur de Pourceaugnac

Au secours ! A la force ! Scène IV

Un Exempt, deux Archers, Premier et Second Suisses, Monsieur de Pourceaugnac

L'Exempt

Qu'est ce ? quelle violence est ce là ? et que voulez vous faire à Madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

Premier Suisse

Party, pon, toy ne l'avoir point.

Second Suisse.

Party, pon aussi, toy ne l'avoir point encore.

Monsieur de Pourceaugnac

Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'Exempt

Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

Monsieur de Pourceaugnac

Ce n'est pas moi, je vous assure. L'Exempt

Ah ! ah ! qu'est ce que je veux dire ?

Monsieur de Pourceaugnac

Je ne sais pas.

L'Exempt

Pourquoi donc dites vous cela ?

Monsieur de Pourceaugnac

Pour rien.

L'Exempt

Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

Monsieur de Pourceaugnac

Eh ! Monsieur, de grâce !

L'Exempt

Non, non : à votre mine, et à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

Monsieur de Pourceaugnac

Hélas ! Scène V

L'Exempt, Archers, Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac

Sbrigani

Ah ! Ciel ! que veut dire cela ?

Monsieur de Pourceaugnac

Ils m'ont reconnu.

L'Exempt

Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

Sbrigani

Eh ! Monsieur, pour l'amour de moi : vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'Exempt

Non ; il m'est impossible.

Sbrigani

Vous êtes homme d'accommodement : n'y a t il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'Exempt, à ses archers.

Retirez vous un peu. Sbrigani

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! maudite ville !

Sbrigani
Tenez, Monsieur.

L'Exempt
Combien y a t il ?

Sbrigani
Un, deux, trois, quatre, cinq, six sept, huit, neuf, dix.

L'Exempt
Non, mon ordre est trop exprès.

Sbrigani
Mon Dieu ! attendez. Dépêchez, donnez lui en encore autant.

Monsieur de Pourceaugnac
Mais...

Sbrigani
Dépêchez vous, vous dis je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu. Monsieur de Pourceaugnac
Ah !

Sbrigani
Tenez, Monsieur.

L'Exempt
Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez le moi conduire, et ne bougez d'ici.

Sbrigani
Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'Exempt

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

Monsieur de Pourceaugnac

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville.

Sbrigani

Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi ! voilà une grande dupe. Mais voici... Scène VI

Oronte, Sbrigani

Sbrigani

Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras tu ? et de quelle façon pourras tu supporter cette douleur mortelle ?

Oronte

Qu'est ce ? Quel malheur me présages tu ?

Sbrigani

Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

Oronte

Il m'enlève ma fille !

Sbrigani

Oui : elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

Oronte

Allons vite à la justice. Des archers après eux ! Scène VII

Eraste, Julie, Sbrigani, Oronte

Eraste

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération ; car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

Oronte

Ah ! infâme que tu es !

Eraste

Comment ? me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père ; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon coeur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

Julie

Hé bien ! oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

Oronte

Taisez vous ! vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

Julie

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

Eraste

Moi, je serois capable de cela ?

Julie

Oui, vous.

Oronte

Taisez vous ! vous dis je. Vous êtes une sotte. Eraste

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

Oronte

Je vous suis, seigneur Eraste, infiniment obligé.

Eraste

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige ; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai je éternellement votre serviteur.

Oronte

Arrêtez, seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous donne ma fille en mariage.

Julie

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac. Oronte Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Ça, la main.

Julie

Non, je n'en ferai rien.

Oronte

Je te donnerai sur les oreilles.

Eraste

Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

Oronte

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

Eraste

Ne voyez vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme là ? et voulez vous que je possède un corps dont un autre possédera le coeur ?

Oronte

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez moi votre main. Allons. Julie Je ne...

Oronte

Ah ! que de bruit ! Cà, votre main, vous dis je. Ah, ah, ah !

Eraste

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que

j'épouse.

Oronte

Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

Eraste

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville. Scène VIII

Plusieurs masques de toutes les manières, dont les uns occupent plusieurs balcons, et les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents.

Une Egyptienne

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse ;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisirs, Amour, et Tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

Choeur des musiciens

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

L'Egyptienne

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune.
Soyez toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux. Un Egyptien

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie :
Hélas ! si l'on n'aimoit pas
Que seroit ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.
(Tous deux, en dialogue.)

L'Egyptien
Les biens,

L'Egyptienne
La gloire,

L'Egyptien
Les grandeurs,

L'Egyptienne
Les sceptres qui font tant d'envie,

L'Egyptien
Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'Egyptienne
Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.
Tous deux, ensemble.
Soyons toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux. *Le petit choeur chante après ces deux derniers vers :*

Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons nous.
Un musicien seul.
Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,

Monsieur de Pourceaugnac

Sont ceux qui sont les plus fous.
Tous ensemble.
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

FIN